

Le soleil au zénith, la montre du tableau de bord affiche midi, il est temps que je m'arrête.

Parti ce matin de Montpellier, où j'ai passé la nuit chez des amis, la fatigue commence à me gagner.

Je quitte l'autoroute à Perpignan pour prendre la départementale 117 en direction de Foix.

Une pause casse-croûte s'impose, avant de poursuivre jusqu'à ma destination finale Vicdessos.

Commandant de Gendarmerie à la retraite depuis deux ans, je vais enfin réaliser un vieux rêve... la traversée des Pyrénées, par le GR10 !

Pour me lancer dans cette aventure de 850 kilomètres, traversant six départements, et s'il faut bien compter deux mois de marche, je me dois de repérer tous les tronçons possibles avec leurs points de chute.

Je ne sais pas pourquoi je fais abstraction de la première étape, Banyuls Vernet-les-Bains, mais c'est comme ça ; mon métier m'a appris que je pouvais me fier à mon intuition, quitte à opérer un demi-tour par la suite.

Nous avons pu ainsi sauver des vies, grâce à cette espèce de sixième sens qui permet de présumer que les gens, contre toute logique, ont pris un itinéraire différent des tracés conventionnels.

Là, rien d'urgent, mais Vicdessos m'attire.

Une auberge en rase campagne, un frugal repas, et je reprends ma route, pour les quelque 150 kilomètres restant afin d'atteindre mon but.

En ce début de printemps 2000, l'air qui entre par la vitre ouverte reste frais et embaume les parfums de fruitiers en fleurs.

Avant Foix, je bifurque en direction de Tarascon-sur-Ariège, puis Vicdessos, enfin.

En cette mi-saison, il n'y a pas foule, les gîtes et hôtels ne sont pas encore tous opérationnels.

Les chambres d'hôtes n'étant pas pour me plaire, je poursuis ma route vers l'étang de Soulcem, où je planterai ma tente pour quelques jours.

Au détour d'un virage, je débouche sur un nouveau petit village, Font-Vallon. Une centaine de maisons, regroupées autour d'une placette, bordent la chaussée.

La dernière habitation est une auberge.

J'aime bien les auberges. Je m'arrête sur le parking où il ne manque pas de place, et j'avise si l'établissement est ouvert.

Sur la porte, il est écrit « Bienvenue à l'auberge Etxégarai ». Si je suis le bienvenu, j'entre.

Un carillon annonce mon intrusion ; une femme, derrière son comptoir, lève un regard étonné vers moi, comme si je venais de tomber de la lune.

Toute vêtue de noir, les cheveux tirés en chignon sur la tête, elle referme un livre devant elle :

– Bonjour, c'est pourquoi ?

– Bonjour, ce serait pour une chambre si vous avez.

– Il faut que j'aille voir.

– Pourquoi ? Vous ne savez pas si vous avez une chambre de libre ?

– Il faut voir, je vous dis ! Je reviens.

Elle disparaît de ma vue, et je l'entends parler à une autre personne. La pièce est plus accueillante que son hôtesse.

Une dizaine de tables rondes en bois blanc, cerclées de quatre chaises recouvertes de paille.

Une immense cheminée tapisse le fond, sur son manteau la tête d'un cerf accolée à celle d'un sanglier.

Des rideaux à fleurs encadrent les fenêtres, trois toiles parachèvent le décor mural.

Deux plantes vertes dans les coins, une porte à droite pour les toilettes, avec un escalier qui monte vers les étages, et de l'autre côté à gauche, celle de la cuisine.

C'est de celle-ci, qu'une petite bonne femme toute en rondeurs m'apparaît, elle aussi entièrement vêtue de noir. Décidément, je suis tombé sur un nid de corneilles.

– Bonjour, ma nièce m'a dit que vous désiriez une chambre.

– Oui, bonjour madame, enfin si c'est possible, et que ça ne vous dérange pas.

– Pensez-vous, je n'ai personne en ce moment ! Vous êtes seul ?

– Oui !

– Ce sera pour une ou plusieurs nuits ?

– Plusieurs, mais j'ignore encore combien.

– On verra cela plus tard, vous dînez ce soir ?

– Oui bien sûr, ne dit-on pas « qui dort dîne » dans les auberges !

– Je ne sais pas, sans importance, je vais vous préparer quelque chose de bon. Je vois que vous êtes costaud, jeune et sportif, vous devez avoir un bon appétit. Je vous montre votre chambre, c'est par là, à l'étage.

L'escalier en bois craque sous nos pas, tout comme le plancher du couloir qui dessert quatre chambres.

– Côté route, ou côté jardin ?

– Côté jardin je préfère.

– Vous avez raison, c'est plus agréable, bien qu'il ne passe pas beaucoup de voitures par ici, et surtout en ce moment. C'est plutôt morte saison, mais vous seriez venu en été, c'était complet. Les gens, tous des habitués, me réservent d'une année sur l'autre.

Enfin, voilà votre chambre, vous avez un coin toilette, et une salle d'eau, le téléphone, mais pas de télévision.

Parce que vous comprenez, lorsque c'est complet, si chacun met son programme jusqu'à pas d'heure, hé bien, on n'est pas prêt de dormir. Cela vous gêne qu'il n'y ait pas la télévision ?

– Pas du tout, au contraire. Je ne pense pas que l'on vienne chez vous pour faire une cure d'inepties.

– Bien dit, vous me plaisez, vous ! Je file, je vous laisse vous installer, je sers le repas à 19 heures.

– Très bien, à tout à l'heure !

La chambre est éclairée par une fenêtre qui ouvre sur les montagnes.

Une paire de rideaux en dentelle occulte quelque peu la vue. Le lit adossé à la cloison lui fait face. Les draps sentent bon le frais.

Dans la salle d'eau, les serviettes sont toutes aussi parfumées, douces et moelleuses.

Parfait, je sens que je vais me plaire ici.

Dans la salle à manger, ma première corneille a repris sa place et sa lecture. Je vais faire en sorte de ne pas la déranger.

D'ailleurs, je me demande même si je la dérange. Mes allées et venues n'ont pas l'air de la distraire, sa lecture doit être très intéressante.

Ma valise défaits, mes vêtements rangés, je me rase, prends une douche, et descends au rez-de-chaussée.

La cheminée est allumée, et ma table dressée juste à côté.

Toujours aussi gaie qu'une porte de prison, la nièce de la maison se met au service :

– Prenez-vous un apéritif avant de commencer votre repas ?

– Puisque vous me l'offrez si gentiment, je prendrai volontiers une momie.

- Je ne vous offre rien, je vous propose seulement !
- Tant pis, j'aurai essayé.

Franchement, elle n'est pas d'humeur très joyeuse...

Pourtant, en la regardant de plus près, elle ne semble pas bien vieille, malgré ses habits noirs, ses traits tirés tout comme ses cheveux qu'elle doit avoir très longs.

Pas de maquillage, pas de vernis sur les ongles, pas plus que de bagues aux doigts. Sa démarche est lourde, comme si elle portait une tonne sur les épaules.

Heureusement que tante Maria, qu'elle vient d'appeler à la rescousse pour la momie, est plus gracieuse et joviale :

- Dites-moi Monsieur...

- Franck Gazeau, mais appelez-moi Franck, j'ai cru entendre que vous, c'était Maria.

- Oui, tout à fait, Franck...

- Vous vouliez me demander quelque chose ?

- Oui, c'est quoi, une momie ?

- En Égypte, c'était un roi ou une reine que l'on enrubannait, pour les conserver dans un sarcophage.

- Oui, cela, je le sais, je suis allée à l'école aussi, mais dans le cas présent, je ne pense pas que vous vouliez que je vous serve une poupée poussiéreuse en guise d'apéritif !

- Non, seulement un pastis avec du sirop d'orgeat dedans, et un glaçon.

- Ben voilà, suffisait de le savoir. Ici en général, c'est plutôt vin cuit, genre porto et banyuls, vous voyez, alors la momie...hein.

- Je peux prendre un vin cuit ou une préparation maison, si vous avez.

- Non non pensez-vous, Dolorès va vous servir votre momie.

Ha, la nièce se prénomme donc Dolorès.

Les présentations faites, je n'ai plus qu'à manger, et monter me coucher, car je compte me lever tôt demain matin.



Sept heures, l'aube illumine de teintes rosées les sommets des montagnes, que j'aperçois à travers les rideaux de ma chambre, dont j'ai gardé les volets ouverts.

Au-dessus de ma tête, j'entends aussi que ça s'agite.

Ce doit être les appartements de Maria. Pourtant, il me semble également distinguer des bruits venant du rez-de-chaussée.

À l'étage, j'ai l'impression que l'on traîne quelque chose, puis plus rien. L'escalier de bois craque à chaque marche que l'on descend, pour laisser à nouveau place au silence.

Je m'extrahis du lit, je me douche, ensuite je m'habille pour une première balade dans les environs.

Avant de me rendre à la salle à manger, je jette un coup d'œil à l'extérieur, la météorologie nationale ne s'est pas plantée, le temps semble se mettre au beau !

– Bonjour Franck, bien dormi ?

– Bonjour Maria, merveilleusement bien.

– Qu'est-ce que vous prenez le matin, thé, café ?

– Café au lait, pain, beurre, et confiture, si vous avez.

– Excellent, pour la confiture, c'est de la maison, vous m'en direz des nouvelles ! Dolorès vous porte votre plateau dans cinq minutes. Je vois que vous êtes prêt à partir, vous allez de quel côté ?

– Je vais commencer par l'étang de Soulcem.

– Je l'aurais parié ! Remarquez, je n'ai pas de mal, quand on atterrit ici, il n'y a plus que l'étang au-dessus, après, plus rien, que les montagnes, c'est le bout du monde.

Vous reviendrez pour midi.

– Non, seulement en fin d'après-midi, si la météo me le permet.

– Pour le temps, je pense que l'on aura comme hier, une superbe journée de printemps, mais attention, en montagne, quelquefois cela change très vite.

– Je sais, je connais très bien les caprices de la montagne. Elle est un peu à l'image des femmes, parfois imprévisible.

– Parce que vous les hommes, vous êtes prévisibles ?

– Pas forcément, non !

– Bon, puisque vous ne rentrez pas pour midi, je vais vous cuire une omelette, avec deux tranches de jambon maison, et une ou deux pommes.

– Ne vous dérangez pas, ce n'est pas la peine.

– Pas la peine ! Hé alors, je vous laisse mourir de faim dans la montagne !

– Bonjour Monsieur.

– Bonjour Madame, ou puis-je dire Dolorès ?

– Dolorès, Monsieur.

– Moi, c'est Franck.

– Bon, puisque vous en êtes aux mondanités, moi je file à mes fourneaux vous préparer votre panier.

Dolorès étant aussi bavarde que le pot de fleurs posé sur ma table, je me contente de savourer la confiture de groseilles de Maria, tandis que la serveuse s'efface par la porte de la cuisine.

L'air est frais, le ciel bleu, et le soleil peine à sécher la rosée du matin.

« Pour la Soulcem, vous ne pouvez pas vous tromper, m'a dit Maria, en sortant vous prenez à droite et jusqu'au bout de la route. »

Le silence n'est troué que par le chant des oiseaux, et tout au fond dans la vallée, par le ronronnement d'un tracteur.

Deux kilomètres parcourus, en bord de route, puis sur une grosse pierre adossée au talus, quelqu'un a gravé en relief l'inscription « Fondraille ».

Un chemin s'enfonce dans le sous-bois. Il est assez large pour passer avec un véhicule. Rien n'interdit le passage, je m'y engage.

Un lapin détale devant moi, et entraîne dans sa course un daim, qui broutait tranquillement les jeunes pousses d'herbes. Le couvert s'éclaircit, et la futaie laisse peu à peu la place à une vaste prairie bordée de clôtures pour moutons.

En débouchant du sous-bois, la première chose qui s'impose, c'est une grosse bâtisse tout en pierres.

La toiture en lauze descend presque jusqu'au sol.

Plus je m'approche, et plus je me rends compte qu'elle est dépourvue d'ouvertures...

Une maison, sans porte ni fenêtre !

Je fais le tour de ce tas de pierres, il n'y a pas âme qui vive.

Sur ce qui a pu être la façade, une marche donne dans le mur ; à l'opposé, quelques pas devant, la margelle d'un puits.

Il est plein d'eau, au ras bord.

Une pompe à main permet d'alimenter un abreuvoir, taillé dans le roc à même le sol. Deux trois châtaigniers, un cyprès planté droit comme un i. Puis, plus loin, une rangée de fruitiers et les ruines d'un poulailler.

Je m'assieds sur ce qui se voulait un banc de pierre, et j'observe ce qui devrait être une maison, mais qui en fait ne l'est plus.

La vue d'ici est magnifique ; face à moi, le Montcalm domine la chaîne des Pyrénées.

Son sommet encore enneigé scintille sous les rayons du soleil. L'air se réchauffe peu à peu, et je me décide à reprendre ma randonnée.

Je ne peux pourtant pas m'empêcher de me retourner de temps en temps, pour revoir cette construction.

Elle est franchement bizarre, j'ai beau la regarder sous tous ses angles, je ne vois pas trace d'une quelconque ouverture. Comme si elles n'avaient jamais existé !



Il faut que je me détourne de ce tas de cailloux.

Une marmotte pousse un sifflement strident sitôt qu'elle m'aperçoit. Je m'arrête, m'accroupis dans l'herbe, et attends qu'elle réapparaisse. Je n'ai pas longtemps à patienter.

Un bloc de pierre à une centaine de mètres, droit devant moi, et soudain, une boule de poils roux se dresse sur sa queue et surveille les alentours.

Je visse mon téléobjectif sur mon Nikon, et j'immortalise la petite bête. Juste eu le temps de prendre mon cliché, qu'elle siffle encore et replonge hors de ma vue.

Je ne pense pas qu'elle m'ait une nouvelle fois repéré.

Je scrute à mon tour les environs, rien. Un nouveau sifflement, je lève la tête, et là dans les airs, un gypaète barbu plane majestueusement à la recherche de son repas.

Moi, mon plat de résistance, c'est cette maison.

De ma position, j'en réalise plusieurs clichés, puis je redescends vers l'étang que je domine.

L'étang s'étire en longueur et occupe sur une faible largeur le fond de la vallée. Il n'y a pas l'air d'avoir beaucoup de poissons là-dedans. Si j'en juge par l'absence de pêcheurs, il ne doit même pas y en avoir du tout.

Je pique-nique sur le bord de l'eau, et m'octroie une petite sieste.

De retour à l'auberge, je télécharge mes photographies sur mon ordinateur portable, et j'examine de nouveau cette muraille.

Décidément, cette maison m'entête !

Du bruit, dans la chambre d'à côté, m'apprend que j'ai des voisins, et qu'il me faut me préparer pour le repas du soir.

Dans la salle à manger, Dolorès, toujours aussi sombre, meuble le comptoir de la réception. Un jeune couple s'est attablé contre la cheminée où le feu crépite.

Ma table, opposée à la leur, nous nous saluons.

Maria, à qui rien n'échappe, pointe son nez pour s'enquérir de ma journée :

– Alors, cette première balade, c'était bien ?

– Bien est un faible mot, c'était très bien ! Demain j'y retourne.

– Et mon petit repas, mon jambon ?

– Maria, le jambon... C'est... un petit Jésus en culotte de velours !

– Ah... C'est moi qui le confectionne !

– Vous gagnez à être mieux connue, je ne sais pas si je ne vais pas prolonger mon séjour !

– Vous, vous êtes un vil flatteur, mais j'aime bien.

Une momie pour commencer ?

– Non merci, plutôt une de vos préparations. Je suis sûr que vous avez ça.

– Vous allez avoir droit à la bouteille de la patronne !

Et pour vous les amoureux, ce sera la même chose ?

– Oui, pourquoi pas !

– Dolorès, tu les sers, je retourne à mes casseroles.

Dolorès range pour la énième fois son manuscrit, et de son pas nonchalant se glisse derrière le bar.

Cliquetis de verres, bouteille que l'on débouche, liquide qui coule et voilà le travail :

– Vin de pêche du pays ! Avec ou sans glace ?

– Ce sera sans glace pour moi. J'en apprécie mieux les parfums. En plus, si c'est Maria qui nous a concocté ce breuvage, je vais le savourer nature.

– Voulez-vous des pistaches ?

– Non, pas plus, merci.

L'histoire qu'elle lit doit être un peu plus gaie, car je la trouve moins tendue qu'hier. Mais pour le sourire, on peut toujours repasser.

À croire qu'elle a fait une croix dessus. À moins qu'elle n'ait peur de creuser les petites rides qui se dessinent au coin des yeux.

Nous dînons dans un silence quasi religieux, et le jeune couple ne s'éternise pas à table. À leur âge, c'est sûr que l'on a autre chose à penser, surtout en vacances.

Maria s'extrait de ses fourneaux et s'offre une petite pause. Elle prend place en face de moi.

Ses yeux noirs pétillent de malice.

Maria doit avoir une soixantaine d'années, un petit mètre cinquante pour soixante-dix bons kilos. Son visage est lisse, tout juste une ride qui lui barre le front, qu'elle a tendance à froncer lorsqu'elle pose une question et attend la réponse.